

“ baptisons aussi les adultes, en cas de mort, les catéchisant du mieux que nous pouvons et que le temps le permet. Quant aux autres qui ne sont pas en péril de mort, nous les baptiserons aussi, lorsque, par votre aide, nous pourrons les instruire en leur langue et qu’eux-mêmes pourront répondre à nos questions ; car il faut que celui qu’on baptise adulte réponde lui-même, et non le parrain pour lui.” Ces raisons, quelque bien fondées et légitimes qu’elles fussent, ne contentèrent pas le sieur de Biencourt ni les autres, et ils en prirent occasion de regarder de mauvais oeil les deux Jésuites, comme s’ils eussent mis par là obstacle à l’exécution de leur dessein.

XXVII.

Efforts des missionnaires pour apprendre la langue des sauvages.

Ces religieux, se voyant dans la nécessité d’acquérir une certaine connaissance de la langue des sauvages pour être en état de les instruire, se mirent à l’étudier avec ardeur, sans être arrêtés par les difficultés d’un pareil travail, étant dépourvus tout à la fois de maîtres, de livres et même d’interprètes, puisque le sieur de Biencourt et quelques autres, qui n’avaient guère appris que les mots les plus nécessaires pour le trafic, ne pouvaient leur être d’un grand secours. Ils furent donc contraints de s’enquérir des sauvages eux-mêmes comment ils appelaient chaque chose. L’étude était aisée lorsqu’on pouvait toucher l’objet ou le montrer, de la main, par exemple une pierre, une rivière, une maison, ou qu’il s’agissait d’actions physiques, comme frapper, rire, s’asseoir ; mais elle devenait très-difficile, quand il fallait exprimer des actions spirituelles et intérieures qu’on ne peut représenter aux sens, ou des termes abstraits et universels, tels que croire, douter, espérer, comme aussi les idées de vertu, vice, péché, justice, raison et d’autres semblables, surtout lorsqu’il fallait parler de Dieu ou des choses de la religion. Dans l’embarras extrême où ils étaient réduits, ils conclurent que le moyen le plus efficace serait de suivre les sauvages dans les bois et de vivre parmi eux. Le P. Ennemond Massé, comme plus propre à supporter les dures privations inséparables de ce genre de vie, alla avec Louis Mambertou et la famille de celui-ci, pour commencer une sorte de noviciat de cette vie errante, ayant avec lui un jeune Français, qui lui servait la sainte messe ; et, durant ce temps, le P. Biard demeura à Port-Royal, pour étudier la langue par le secours d’un sauvage, qui lui servait de maître. Mais, étant dans la nécessité de nourrir ce sauvage et de prendre pour cela sur son propre nécessaire, qui suffisait à peine à ses propres besoins, il se vit contraint, au bout de trois semaines, d’interrompre son étude : son maître, qu’il ne pouvait plus nourrir, l’ayant abandonné.